

*ROBERT SOLÉ*

UNE SOIRÉE  
AU CAIRE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-103001-3

© Éditions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

Nous avons quitté l'Égypte comme des voleurs. Sans au revoir ni merci, sans même avertir les amis. Ma mère avait réussi à arracher un visa de sortie à cet officier qui rôdait autour de nous. Lieutenant-colonel Hassan Sabri... Ce n'était, en principe, que pour un court séjour au Liban.

Notre dernier interlocuteur sur le sol égyptien, en juin 1963, fut un douanier au regard de faucon, assisté de deux sbires qui rivalisaient de zèle. Ils ne devaient rien nous épargner : valises ouvertes, vêtements dépliés, tâtés, froissés... Et des questions de plus en plus précises, comme si au fil des minutes notre culpabilité se confirmait. Coupables de quoi ? Vaguement accusé d'évasion fiscale, mon père avait compris qu'on ne le lâcherait pas. Il s'était décidé à partir en catastrophe, abandonnant sur place une entreprise florissante.

Le douanier lui demanda sèchement de vider son portefeuille. Puis il examina une à une les cartes de visite qui s'y trouvaient. En d'autres temps, Sélim Yared, patron de l'entreprise Batrakani et fils, aurait fait un esclandre, réclamé le directeur de l'aéroport ou exigé qu'on appelle le cabinet du ministre. Mais nous n'en étions plus là. Plusieurs familles « syro-libanaises » comme la nôtre

avaient vu leurs biens nationalisés et leur nom sali dans la presse.

Devant nos valises béantes, papa serrait les dents. Maman, derrière lui, avalait ses larmes. Ce n'est que dans la Caravelle de la Middle East Airlines, au moment du décollage, qu'elle se laisserait emporter par les sanglots. Pour mes frères et moi qui n'avions jamais pris l'avion, ce baptême de l'air commençait par un naufrage...

Finalement, d'un air dégoûté, le douanier nous lança un *Maassalama* méprisant qui, dans sa bouche, ne signifiait pas « allez en paix », mais « fichez-le camp, bon débarras ». Notre séjour sur les bords du Nil avait sans doute été trop bref – quelques générations – pour nous valoir plus d'égards. Nos cartes d'identité n'avaient pas pris assez de patine. Nous n'étions considérés ni comme des Égyptiens à part entière, ni comme de vrais étrangers.

Après notre départ d'Égypte, pendant vingt-cinq ans, j'ai refusé de regarder en arrière. J'étais devenu français, avec passion. Cette France que j'avais découverte et aimée à distance, par les livres, était encore plus séduisante que sur des pages imprimées. Nourri de sa langue et de sa culture, je me fondais dans le décor en véritable caméléon.

De nos familles, il ne restait quasiment plus personne en Égypte. Nous étions dispersés entre Beyrouth, Paris, Genève, Montréal ou Rio. Dans chacune de ces villes d'adoption, des regroupements s'étaient faits. Moi, je me tenais à l'écart.

En 1980, la mort à Genève de Michel, mon oncle et parrain, aurait pu me faire renouer avec l'Égypte. Comment s'appelait cette clinique aseptisée, au bord

du lac Léman, où il avait été admis ? Beau Rivage, Belle Rive, ou quelque chose d'approchant... Nous étions en février. Dehors, il gelait. Le ciel était tout blanc.

– Et toi, Charles, m'a signifié Michel d'une voix grêle, tu pourras prendre mes cahiers, si tu veux. Il y en a onze.

Son frère Paul a réagi vivement, comme si le malade avait prononcé une obscénité :

– Ne dis pas de bêtises, voyons ! Dans deux ou trois semaines tu seras sur pied. Il faudrait d'ailleurs que je te réserve une place de train pour Châtelguyon.

Le lendemain des funérailles, j'emportais les onze cahiers dans un sac de toile, acheté pour la circonstance. Ils avaient tous la même couverture cartonnée, de couleur bleue ou marron, comme on en faisait jadis au Caire. J'aurais pu me précipiter sur le journal de mon parrain, au moins par curiosité. Mais je n'ai même pas ouvert le sac en arrivant à Paris. Les onze cahiers sont restés dans cette prison de toile, au fond d'une armoire.

Mon amnésie volontaire pouvait-elle durer éternellement ? Un beau jour, je me suis plongé dans le journal de Michel, pour ne plus le refermer.

Pendant des années, emportant l'un ou l'autre en voyage, j'ai pris le risque d'égarer ces cahiers. L'informatique m'a sauvé. Je bénis le ciel d'avoir pu les copier sur une clé USB qui ne me quitte pas. C'est moins émouvant, mais je peux à tout moment en retrouver un extrait. Souvent, je n'en ai même pas besoin : j'ai fini par connaître par cœur des passages entiers.

J'appartiens à un monde qui est mort en avril 1958, le jour des funérailles de mon grand-père, Georges bey Batrakani. Mort et enterré, même si nous avons encore

## UNE SOIRÉE AU CAIRE

connu quelques années heureuses en Égypte avant l'exil et la dispersion. La plupart ont tourné la page. Moi, je m'obstine à jouer les prolongations. Ce monde a disparu, et je continue pourtant à guetter les battements de son cœur et ses sourires.

De tous les lieux de mon enfance, c'est la maison de mes grands-parents maternels qui tient la plus grande place. Sans doute parce qu'elle est toujours habitée, grâce à Dina.

Dina ! Personne ne l'aurait imaginée en gardienne du temple. Elle, la veuve d'Alex, le jean-foutre de la famille, ce grand consommateur de bagnoles et d'actrices de série B... « Des poules », comme on disait à l'époque. « Toute une basse-cour », précisait papa.

Les yeux clairs de Dina et son corps de reine subjuguèrent petits et grands. Je la revois en bikini orange sur le sable blanc, à Agami. Elle choquait beaucoup ma grand-mère, avec ses pantalons, ses talons hauts, et cette manière de nouer les pans de sa chemise au-dessus de sa taille nue. Nul ne s'étonnait que mon oncle Alex ait été séduit par une jeune fille aussi libre d'allure, plutôt riche de surcroît. Quant à moi...

Un colloque verbeux sur la Méditerranée, un de ces colloques où les orateurs enfilent de vieilles perles, m'avait donné l'occasion d'un premier retour en Égypte. On m'avait logé, avec les autres participants, dans un palace sur le Nil, situé à quelques centaines de mètres de la

maison de mes grands-parents. Il était plus de minuit à notre arrivée. Du balcon de ma chambre, au septième étage, j'avais une vue plongeante sur des bateaux illuminés qui diffusaient au loin une musique assourdie et des chants. Je me suis endormi dans un lit à trois places, face à une gravure de David Roberts montrant le temple de Louqsor envahi de pigeonniers autour de 1830.

Réveillé à l'aube, je me suis précipité au balcon. Le Nil, métallique, s'étalait sous mes yeux. Des nuages mauves s'y miraient, se mêlant au reflet de plusieurs buildings dont les grandes masses étaient trouées de lueurs électriques. La ville avait l'air immobile, mais on la sentait s'éveiller, s'étirer, éblouie par les premiers rayons de soleil. Un quart d'heure plus tard, il faisait jour, et le fleuve se ridait. Au loin, des véhicules de plus en plus nombreux franchissaient le pont Qasr el-Nil. Les bourdonnements de la ville montaient jusqu'au septième étage.

J'ai téléphoné à Dina, un peu inquiet. Comment m'accueillerait-elle après tout ce temps ? Et qu'était-elle devenue ? Je craignais de trouver une femme déjà fanée.

Elle m'a reçu sur la terrasse, à l'heure du thé. Elle portait une chemise flamboyante et un pantalon de soie. On ne lui aurait jamais donné une soixantaine d'années. Ses yeux clairs semblaient refléter toutes les passions qu'elle avait suscitées au cours de sa vie. Elle m'a interrogé sur les uns et les autres. J'ai parlé des fils de Paul à Genève, de ma mère et de mes frères à Paris, des enfants de Lola, dispersés entre Beyrouth et Montréal... C'est en me raccompagnant à la porte qu'elle m'a dit :

– Pourquoi aller jeter ton argent à l'hôtel ? Il y a des chambres ici. La prochaine fois que tu viendras au Caire...

## UNE SOIRÉE AU CAIRE

Les chambres ne manquent pas, en effet. Dès la fin de l'année 1929, dans les cahiers de Michel, il est souvent question de cette maison, encore en construction. Mon grand-père maternel, Georges bey Batrakani, avait décidé de quitter son quartier natal de Choubra, de plus en plus peuplé, pour s'installer à Garden City, qu'on appelait encore Qasr el-Doubara. Il voulait côtoyer des familles riches, qui s'étaient fait construire des villas non loin du Nil.

Yolande, ma grand-mère, se désolait de quitter Choubra, où elle laissait tant de souvenirs, de parents et d'amis. Mais, surtout, elle s'inquiétait pour les finances familiales. Si Georges bey était le concessionnaire de plusieurs marques étrangères, son autre activité, l'usine de tarbouches, stagnait dangereusement. On se demandait même s'il n'allait pas devoir mettre la clé sous la porte. Ces maudits Tchèques (« Sémodichek », comme il surnommait la concurrence) accaparaient le marché et semblaient imbattables. Le rebond spectaculaire des tarbouches Batrakani n'avait pas encore eu lieu, et le journal de Michel reflète la tension qui régnait cet été-là.

*Alexandrie, 15 juillet 1929*

*Toute la famille flâne sur la plage de Sidi Bishr, mais papa est resté au Caire pour surveiller le début des travaux. Il ne nous rejoindra peut-être même pas le week-end prochain. Maman cache mal son énervement : elle est persuadée que cette villa va nous ruiner. L'installation du chauffage s'imposait-elle vraiment ? Sa sœur n'a rien arrangé en lui lançant : « Chérie, depuis quand se chauffe-t-on au Caire en hiver ? »*

*Maman est surtout affolée à l'idée de changer de quartier.*

## UNE SOIRÉE AU CAIRE

*« Nous partons de Choubra », disait-elle hier aux cousins alexandrins, comme si elle parlait d'un exil en Amérique.*

Lors de mon deuxième séjour au Caire, j'étais logé chez un ami d'enfance, à Héliopolis. Dina organisait une réception cette semaine-là, mais je n'avais aucune envie de rencontrer des inconnus. Je lui ai rendu visite le lendemain après-midi. Elle m'a montré la salle des tarbouches, mais c'est dans la chambre de Michel que je me suis attardé, feuilletant quelques ouvrages, interrogeant du regard les meubles, les objets, le cabinet de toilette... Elle a dû sentir mon émotion.

– La prochaine fois que tu viendras au Caire, fais-moi signe à l'avance. Je demanderai à Mahmoud de te préparer cette chambre.

C'est devenu un rituel.

– Ta chambre est prête, Mahmoud l'a aérée, précise-t-elle chaque fois en m'accueillant.